

NOS PÈRES

PROVERBES ET MAXIMES POPULAIRES

DU

VIVARAIS

PAR

Henry VASCHALDE

Administrateur de l'Établissement thermal de Vals,
Délégué cantonal,
Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes



MONTPELLIER

Chez C. COULET, libraire-éditeur de la *Société des Bibliophiles languedociens*, Grand'rue, 5.

1875

à Monsieur Ed. Vivar, Petitain
Hommage de l'auteur
H. Schell

PROVERBES
ET MAXIMES POPULAIRES
DU
VIVARAIS



NOS PÈRES

PROVERBES ET MAXIMES POPULAIRES

DU

VIVARAIS

PAR

Henry VASCHALDE

Administrateur de l'Établissement thermal de Vals,
Délégué cantonal
Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes



MONTPELLIER

Chez C. COULET, libraire-éditeur de la *Société des Bibliophiles languedociens*, Grand'rue, 5.

1875

J'offre à la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE L'ARDÈCHE les *Proverbes et maximes populaires du Vivarais*. Ce petit travail renferme les judicieux proverbes agricoles de nos pères, proverbes qui sont devenus pour ainsi dire le *vademecum* de nos laborieux agriculteurs ardéchois.

H. V.

Vals, 14 novembre 1874.

NOS PÈRES

Proverbes et maximes populaires du Vivarais.

« Les proverbes, dit Rivarol, sont les fruits de l'expérience des peuples et comme le bon sens de tous les siècles « réduit en formule. »

Dans un de ses sermons, saint Augustin a dit :

Souvent le dicton populaire
Renferme un avis salutaire.

Sæpe lingua popularis
Est doctrina salutaris.

Les proverbes que j'ai recueillis, fruits de l'expérience de nos pères, ont été le plus souvent composés pendant les longues veillées d'hiver, autour du foyer, sous le manteau de ces cheminées monumentales, dont il reste encore quelques échantillons dans les vieilles maisons.

Je ne sache rien de plus respectable au monde que ces familles d'autrefois où les longues veillées d'hiver se passaient à deviser — en patois — autour du feu de la cuisine. Les enfants, dans ces temps heureux, oui n'étaient pas une grande charge pour les parents ; alors il fallait peu pour marier les filles, et de bonne heure les garçons apprenaient un état ; d'ailleurs nos pères se disaient que Dieu bénit les nombreuses familles.

Or, le cercle était grand autour du feu de la cuisine ; les voisins venaient s'asseoir au large foyer où brûlait la bûche de chêne. Les chiens se couchaient aux pieds du maître ; les chats se tenaient à demi-cachés dans la cendre du foyer ; la mère et les enfants épluchaient des châtaignes pour le lendemain. Un peu à l'écart, la vieille servante filait de la filonelle pour faire des bas, pendant que les voisines tricotaient ou filaient elle-mêmes du chanvre. Un *chalel* éclairait ce cercle bénit.

Qu'il était beau d'entendre cette mère dire à ses enfants, lorsque, par hasard, ils avaient mérité une petite réprimande :

Restén maï couïjas qué lévas.

Nous restons plus longtemps couchés que levés.

Dièou paguo tard, mais paguo larg.

Dieu paie tard, mais il paie largement.

Que de morale dans ces deux proverbes ! Ah ! c'est que nos pères étaient d'honnêtes gens, simples, craignant Dieu, allant à la messe, remplissant leurs devoirs religieux.

Pour tout serviteur, ils avaient une fille vieillie avec eux, aussi nous ont-ils laissé ce proverbe vrai tous les jours :

Or, vi, omi et servitou

Lou pu viel és lou meillou.

Or, vin, ami et *serviteur*.

Le plus vieux est le meilleur.

Cette vieille servante recevait trente écus et n'en désirait pas davantage — il y a bien longtemps de cela ! — Entrée à la maison dès sa première jeunesse, elle servait de bonne aux enfants, faisait toute la besogne de la maison, hormis la cuisine, que sa maîtresse faisait elle-même — et les convives n'en étaient pas plus mal traités.

Les causeries de ces bonnes gens roulaient sur la gelée, qui devait faire mal aux oliviers et à la vigne, d'où on concluait qu'il fallait vite faire sa provision de vin et d'huile — L'oidium et le phylloxera étaient alors inconnus. — Et là-dessus, l'aïeul faisait une petite leçon sur l'épargne. Il prétendait — avec raison — que c'est en hiver surtout, lorsqu'on ne récolte rien, qu'il faut économiser, et il terminait sa leçon en rappelant, avec un air sentencieux, ces quelques proverbes.

O l'oustaou lio pas ré,

Sè dé fouoro noun vé.

Il n'y a rien à la maison, s'il ne vient rien du dehors.

Bouoi vér è pan chaou

Soun lo ruino d'un oustaou.

Le bois vert et le pain chaud sont la ruine d'une maison.

Grosso podèlo per fricossa,

Gros émbourdueï per tomisa.

Grosse poêle pour frire et gros tamis pour tamiser.

Uno fenno despêseïro

O léou cura uno ponieïro,

Une femme dépensière a bientôt vidé un panier.

Estrei ei brén, largé o lo forino.

Etroit pour le son, large pour la farine.

O monja soun bouon pan prumié.

Il a mangé son bon pain premier,

disait-il d'un prodigue.

La cherté des grains préoccupait fort les esprits — le Vivarais n'est pas un pays de blé et il faut y acheter son pain. — On parlait des progrès effrayants du luxe — et cependant on ne connaissait pas les *pouffs* — et de démoralisation; alors le maître de la maison déroulait ces quelques maximes que nous avons bien souvent le tort de ne pas mettre en pratique :

Foou pas péta pu naou qué lou quiou.

Foou pas s'estendré maï qué ço qué l'an o dè linsoou.

Il ne faut pas s'étendre plus que ce que l'on a de drap de lit.

Tout ço qué lusi és pas d'or.

Bello testo, paou dé sén,

Bello bourso, paou d'orgén.

Suvan lou bestiaou lo posturo.

On parlait quelque fois de l'impôt qui devenait lourd à supporter, mais on en parlait sans amertume, sans avoir jamais rien à démêler avec le *collecteur* et on se hâtait de

revenir à des sujets de conversation moins dangereux. On se plaignait de la rigueur et de la durée de l'hiver, de la neige qui tombait.

Suvan lo raoubo Diéou douno lou frê,
disait alors la bonne grand'mère avec résignation.

Suivant la robe, Dieu donne le froid.

On s'entretenait des petits travaux à faire dans la maison, la neige ne permettant pas de se livrer au moindre travail des champs, car nos pères étaient très industriels : ils faisaient eux-mêmes les ruches des abeilles, les *pailllas*, (1) les *gerboules*, (2) presque tous leurs instruments aratoires — du moins tout ce qui était en bois. — Les paysans faisaient même leurs sabots. Tous ces travaux se faisaient les jours de pluie ou de neige. Ils ne connaissaient pas l'oisiveté : c'est attesté par ces beaux proverbes qu'ils nous ont laissés et qui sont de tous les pays et de toutes les époques :

Pereso, vos dé favos ?

— Oï.

— Paro l'escudello.

— N'én volé gis.

Paresse, veux-tu des haricots ? — Oui. — Donne ton écuelle. — Je n'en veux pas.

Léva moti n'ovieillit pas,
Douna os paourés opourit pas
Pria Diéou destourbo pa.

De se lever matin ne vieillit pas,
Donner aux pauvres n'appauvrit pas,
Et prier Dieu ne dérange pas.

Lo motinado fai lo jornada.
La matinée fait la journée.

(1) Paillason pour porter le pain au four.

(2) Grand paillason en forme d'urnes pour tenir les pois, les lentilles ou les haricots.

Lou promié quès eï mouli l'engrono.
Le premier qui arrive au moulin l'engraine.

Peïro què roulo occompo pas mouso.
Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Per culli, fooo cubri.
Pour récolter, il faut semer.

Lo sivado fai lou roussi.
L'avoine fait le roussin.

Sé lous jouïnés sobiont
Et sè lous viels poudiont !

Si les jeunes savaient et si les vieux pouvaient !

Nos aïeux étaient bons, obligeants pour leurs voisins et leurs amis; ils leur rendaient volontiers service, mais sans ostentation et sans arrière-pensée; pour eux,

Un bienfa réprouscha

Ero o mi'a pogua.

Un bienfait reproché était à moitié payé

Ils étaient circonspects et même inexorables dans le choix de leurs amis, aussi disaient-ils souvent :

Dijo mè èn caou vasés

Té direï can valès.

Dis-moi avec qui tu vas, je te dirai ce que tu vaux.

Omi què noun valio

Coutel què noun talio

Sé lous perdès, noun t'en challo.

Ami qui ne vaut rien, couteau qui ne coupe pas, si tu les perds ne t'en soucie pas.

Fooo tosta vingt mélounn per nè trouba un bouo.

Loua omis d'ijourd'hueï soum toutès coumo quo.

Il faut goûter vingt melons pour en trouver un bon, les amis d'aujourd'hui sont tous comme cela.

Et en parlant des faux amis et des mauvaises fréquentations, ils disaient :

Coumo lous pouus, un gasto l'aoutré.

Les mauvais amis sont comme les pommes pourries, une gâte les bonnes.

Ciou douno conseil douno pas aïdo.

Qui donne conseil ne donne pas aide.

Mais ils reconnaissaient qu'il fallait avoir des amis :

Vaou maï omis én plaço

Qu'orgén én boursò.

Il vaut mieux avoir des amis en place que d'argent dans sa bourse.

Oïma è estré haï,

Espéra è toun véni,

Estrè ei lièz è acua durmi,

Souu très caouso; qué font mourri.

Aimer et être haï, attendre et ne voir rien venir, être au lit et ne pas dormir sont trois choses qui font mourir.

∴

Pendant que ces braves gens se chauffaient et ne s'apercevaient presque pas du mauvais temps qu'il faisait dehors, ils s'apitoyaient sur les pauvres malheureux qui manquaient de travaux et de bois pour se réchauffer ; on s'inquiétait du fils aîné qui était en voyage et qui aurait dû être de retour ce soir-là même : ce qu'entendant, l'aïeul faisait observer qu'il ne devait pas faire bon sur la route du Puy ou à l'Escrinet ; qu'il devait y avoir beaucoup de dangers ; et c'était une avalanche d'histoires à faire mourir de peur, où les loups, la tourmente, les voleurs jouaient un très-grand rôle.

Et là-dessus, on se reprenait d'inquiétudes plus vives pour le fils qui n'arrivait pas, et même pour le cheval, ce bon *Coco*, si vigoureux, pourtant si docile que les enfants de la maison y montaient deux dessus en le menant boire.

Si par hasard on apprenait que la Justice eût mis la main sur un voleur ou un usurier, on entendait aussitôt, de tous côtés du cercle, dire :

Bé maou ocqui

Faï paouro fi.

Bien mal acquis fait mauvaise fin.

Lio pas gis d'oli sons crasso.

Il n'y a point d'huile sans crasse.

Autant nos pères étaient économes — ils vivaient fort à l'aise eux et tous leurs enfants avec deux mille livres tournois de rente, en payant bien la taille et la gabelle — autant ils détestaient les avares, qu'ils appelaient en termes aussi spirituels qu'imaginés :

Rasclo-meilla -- Esquicho-bugnéto — Tound lous ioous (1).

C'est pour les avares aussi qu'ils ont dit :

Pichot dina trop ottédu

Es pas donna mais bè vèndu.

Petit diner trop atténu n'est pas donné mais bien vendu

Ils étaient larges sans être prodigues, faciles, coulants dans les transactions ; quand ils pesaient une marchandise quelconque,

Sério de sédo fouu qué lèvé (2).
disaient-ils.

Pour conclure un marché, ils prononçaient ces deux mots sacramentels :

Touchin, Toucheino. (3)

en tapant sur la main du vendeur, ce qui valait pour eux tous les contrats du monde.

(1) Râcler, pour vivre, un petit pain fait avec de la farine de millet — Exprimer avec une fourchette toute l'huile d'un beignet. — Tondre les œufs.

(2) Pèserait-on de la soie, il faut que la balance -- romaine -- lève.

(3) C'est-à-dire donner l'argent en touchant la marchandise.

Ils savaient vanter leur marchandise — c'était bien permis — mais en se tenant toujours dans l'étroite observance des règles de la loyauté ; pas de charlatanisme, pas la moindre duperie,

Chasquo jordiniè vontò sous pourés.
Chaque jardinier vante ses poireaux.

Chascu tiro l'aïguo o soun mouli.
Chacun tire l'eau à son moulin.

disait la maîtresse de la maison ; mais si on avait affaire à quelqu'un qui vantât beaucoup trop sa marchandise, on ne manquait pas de dire :

Sous ioous ont dous roussets.
Ses œufs ont deux jaunes.

et si par hasard on se trouvait en présence d'un rusé compère, ou d'un trompeur, on le fixait dans le blanc des yeux et on lui lançait ce défi :

Fi couontro fi vaou paré per doub'luro,
Fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

Aïguo tréboulo, mé néjoras pas
Parço qué té possorcï pas.

Eau trouble, tu ne me noieras pas, parce que je ne te passerai pas.

Ou bien encore :

Faï l'asé pér ové dé brén.
Il fait l'âne pour avoir du son.

Ils répudiaient ces trois proverbes, inventés par les avarés et les égoïstes :

Douna s'oppello bobaou.
Le mot donner fait peur.

Crèdi es mouort. (1)

(1) L'imagerie populaire s'estemparée de ce proverbe.

Aouro dreïto, gis d'obri
O paoure homé gis d'omi.

Vent droit, point d'abri, à pauvre homme point d'ami.

Si dans le cours de la conversation on venait à parler d'un voisin ou d'une personne quelconque de la commune qui s'était attiré quelques désagréments, le père disait avec raison :

Caou resto sous soun colober,
Sé ré noun gogno, ré noun perd.

Qui resto sous son toit, s'il ne gagnerien ne perd rien.

Lenguo mudo fuguè jomaï bottudo. (1)
Langue muette n'a jamais été battue.

Mourdia pas, séré pas mourdu.
Ne mordez pas, vous ne serez pas mordu.

Pér réfourma ço qué vaï maou
Commence, tu, per toua oustaou.

Pour réformer ce qui va mal chez les autres, commence, toi, par réformer ta maison.

Chascu sa ço qué couoï dins so mormito.
Chacun sait ce qui bout dans sa marmite.

Croché pas dins lou pous, pouïria né béouré.
Ne crachez pas dans le puits, vous pourriez en boire.

Il arrivait quelquefois que, parmi tous ces *veilleurs*, il y en avait quelqu'un — le plus souvent c'était une femme — qui parlait beaucoup, sans même se faire comprendre ; alors on disait... d'elle, le plus gentiment du monde, en riant, mais avec beaucoup d'esprit :

Vaï coumo un hortovel.
Elle va comme le *tic-tac* d'un moulin.

Ço qué dit opouchorio pas un fus.
Ce qu'elle dit n'appointerait pas un fuseau.

(1) On dit aussi : *fenna mudo*... femme muette.

Quos un eschovel sons sènténo
C'est un écheveau de fil sans *capie*. (1)

Si on apprenait un mariage un peu disproportionné, soit sous le rapport des avantages physiques, soit sous celui de la fortune, on disait ;

Chasquo pèd trouobo soun ésclo.
Chaque pied trouve son sabot.

Lou géntun salo pas l'oulo.
La beauté ne sale pas la marmite,

Lard viel fai soupo bouono.
Lard vieux fait bonne soupe.

Dans ces conversations, grande était la révérence envers le père ; les enfants ne le tutoyaient pas ; c'était l'antique usage transmis de génération en génération : respect, point de contrainte. La mère elle-même ne se permettait guère cette familiarité, hormis le cas rare où une circonstance venait éveiller quelque vieux souvenir de jeunesse où le cœur était engagé, ce qui faisait excuser la licence.

Puis au milieu de tous ces *devis*, la bonne mère trempait la soupe, faisait la part de chacun selon la justice ; une soupe nourrissante, appétissante et savoureuse, assez souvent de *garagnou* (2) et de pois chiches, épaisse au point que la cuillier s'y tenait droite.

En ce temps là, l'éducation était simple comme les mœurs. Les jeunes gens allaient apprendre le français chez un bon magister sans prétention, et parfois un peu de latin chez un vieux prêtre qui avait grand'peine à se recorder son Despautère. Pour les jeunes filles, on les élevait dans la maison le plus souvent, ou bien dans quelque couvent rapproché. Là, on leur donnait une éducation forte, sérieuse et point douillette, mais bornée seulement au nécessaire.

(1) *Capie* terme de moulinier en soie, point où est attaché le bout du fil de soie.

(2) variété de froment faisant une soupe délicieuse.

Adiéou ! mo mèro, mè veïré pas plus.

Parté déminché tournor i lou lus.

Adieu ! ma mère, vous ne me verrez plus ; je pars dimanche, je reviendrai lundi.

Proverbe qui rendait très-bien la peine que l'on avait à se séparer de ses parents ; et le bon père, en embrassant sa fille s'écriait :

Sios véngudo téta én paou.

Tu es venu têter un peu.

Malgré cette vie simple, nos pères n'étaient ni tristes, ni moroses. Au contraire, ils aimaient le franc-rire, la bonne gaieté : celle de leurs ancêtres, les Gaulois. Ils avaient leurs jours de fête. Ils faisaient dans les grandes occasions une éclatante toilette : culotte de soie noire, bas de soie blancs, habit *prune monsieur*, la canne en jonc à pomme d'ivoire, la perruque poudrée, sans oublier la queue au ruban artistiquement noué et ballotant sur le col de l'habit, enfin le coquet tricorne en feutre.

C'est dans ce costume qu'on assistait aux mariages, aux baptêmes, qu'on allait tirer ou crier les rois — on disait l'un ou l'autre — ou faire le mardis-gras ou le *réveillon*. Ah ! le réveillon ! gai repas, le repas de Noël, après la messe de minuit, au gros de la nuit.

Ils mangeaient la dinde sans la truffier, nos pauvres bons pères ; ils buvaient avec délice leur petit vin blanc qu'ils accompagnaient d'une *rôtie* de bonnes châtaignes conservées dans le sable. Ils faisaient de bonnes farces et riaient comme ils mangeaient... à pleine bouche.

A la fin du repas, venait la gaudriole, le mot pour rire... salé quelquefois. Chacun à son tour chantait sa chanson, et c'était la même depuis plus de vingt ans. C'était les fines plaisanteries des commères, les sobriquets qui étaient fort en usage, les plaisants récits de quelques innocents ridicules. A tout cela se mêlait une certaine bonhomie malicieuse,

et je ne sais quel tour d'esprit facétieux, avec tendance à une moquerie demi-voilée.

Si parmi les convives il s'en trouvait quelqu'un qui se montrât réfractaire à croire telle histoire, qui lui paraissait impossible, on le ramenait à la crédulité en lui disant le plus sérieusement du monde :

As jomais vis péta lou loup dins qu'uno sounaillo.

Tu n'as jamais vu péter le loup dans une clochette

Ce qui voulait dire : tu ne sais rien, tu n'as jamais rien vu.

Enfin, la nuit se terminait — celle du mardi-gras surtout — par des *rigodons* d'une gaieté achevée et admirablement cadencés ; je ne sache rien de plus entraînant que ces danses de nos pères où, pour tout orchestre, en n'entendait le plus souvent que la voix chevrotante de l'aïeul chantant des couplets en *patois*, parfaitement rythmés, et faisant danser avec une mesure irréprochable. Si, pendant le cours de la danse, un des danseurs éprouvait le besoin de sortir un instant, lorsqu'il rentrait, il reprenait vite sa place en chantant sur l'air du rigodon :

Caou vai o lo chasso
Perd so plaço,
Caou o bouon pougné
Lo touorno ové.

Qui va à la chasse, perd sa place, qui a bon poignet la reprend de nouveau.

Nos pères appelaient ces jours de fête :

Jours sons tortiflés.
Jours sans pommes de terre.

pour bien exprimer que c'était des jours extraordinaires.

Ils étaient très sobres, même dans ces grandes occasions ; buvaient juste assez pour chanter, danser et se maintenir dans une franche gaieté, mais jamais pour se *souïter*. Ils dé-

testaient les ivrognes qu'ils flétrissaient par ces proverbes énergiques :

Ei jouo, ei vi.

L'homé sè fai couqui.

Aujeu, au vin, l'homme se fait coquin.

Un taou des-chorjorio un miou.

Un tel déchargerait un mulet. (1)

Un taou s'omourorio ei quiou d'uno ègo.

Un tel boirait au derrière d'une mule. (2)

Leur sobriété leur donnait le privilège d'être plus robustes que nous ; ils n'étaient presque jamais malades. Le *mémoire* annuel des honoraires du médecin, pour les soins donnés à M. X. et à sa famille, s'élevait ordinairement à la somme de vingt à vingt-cinq livres, y compris l'abonnement pour la barbe de Monsieur, qui était de cinq livres.

Le mémoire de l'apothicaire ne s'élevait pas à plus d'une trentaine de livres en moyenne. Lorsqu'ils avaient mal aux yeux, ils les lavaient pendant quelques jours avec de l'eau de la rivière, et ils étaient guéris : c'était le seul collyre qu'ils employaient.

Aïguo qué couré

Fai pas maou ei mouré.

Eau qui court ne fait pas mal à la figure,

disaient-ils toujours.

Quand ils étaient accablés par les chaleurs sénégaliennees de l'été, ils se contentaient de dire, sans même prendre la peine de s'essuyer :

Vaou maï suza qué trembla.

Il vaut mieux suer que trembler de froid.

Leur grand secret, pour vivre en bonne santé, était de se tenir les pieds chauds et la tête froide :

Pès chaous et testo freido.

(1) Dans les montagnes de l'Ardèche, on va chercher le vin dans des outres que l'on charge sur des mulets.

(2) Il n'y a pas de mot dans la langue française pour rendre le verbe patois *s'omoura*.

En mettant en pratique ces préceptes devenus proverbiaux, nos pères vivaient longtemps : les centenaires étaient très-communs.

∴

Nos pères n'étaient pas moins admirables au travail des champs ; les proverbes *agricoles* qu'ils nous ont laissés attestent une grande sagacité et beaucoup d'expérience. Je vais essayer d'en donner quelques-uns, ceux qui courent journellement sur les lèvres de nos bons agriculteurs.

Je commence par ce proverbe-axiome :

Per culli, fouu cubri.

Pour cueillir, il faut semer, (couvrir la terre).

Sé té couijes tard, tard té léveras,

Tard té mettras ei trova!, tard dinoras.

Si tu te couches tard, tard tu lèveras, tard tu mettras en œuvre aussi tard dineras

Sé vos bien meïssouna,

Crognés pas dé trop lèou soména.

Si tu veux bien moissonner,

Ne crains pas de trop tôt semer.

O quos bien véraï qu'én chasco sosou

La fenno fai ou desfai l'oustolou.

On dit bien vrai qu'én chaque saison

La femme fait ou défait la maison.

Lou looura et l'esporgna

Quos cé qué romplit lou pouta.

Le labourer et l'épargner

C'est ce qui remplit le grenier.

Qu o pas créma ni séména,

Quand lous aotrés meïssounour.

Ie! vaï g'oua.

Qui n'a crémé ou non semé, quand les autres moissonnent, lui va glaner.

Lou froumén soménoras én terro fonjouso
Et lo seiglo mettras en terro pousseirouso.
Le froment sèmeras en la terre boueuse,
Le seigle logeras en la terre poudreuse.

Lou trop druje moduro pas.
Grande fécondité ne parvient à maturité.

Nos ancêtres n'aimaient pas à occuper les terres avec du millet ; à ceux qui, par économie, en semaient, ils disaient :

Qui monjo lou meillas.
Monjo lou séjolas.

Qui mange le millet mange le froment, (c'est-à-dire détruit sa terre qui, plus tard, ne pourra plus produire de bon froment.)

Pour exprimer combien l'agriculture est nécessaire, qu'elle doit être l'objet de tous les instants, ils n'ont pas craint, dans un proverbe, de la faire passer avant les soins à donner aux enfants :

Fasse que voudra la meynado,
Mas qué lou bouvié sio en l'arado (1)

Fassent ce que voudront les enfants, pourvu que le laboureur soit à la charrue.

*
* *

Viennent ensuite leurs proverbes sur les mois de l'année.

Gardo un escu ras
Per jonviéras.

Garde un écu plein pour le mois de janvier.

Ce qui veut dire que l'on doit économiser, récolter et amasser l'été pour l'hiver.

(1) Proverbe languedocien cité par Olivier de Serres dans son *Théâtre d'agriculture*.

Flours dé jonviè
Vont pas eï poniè.

Flours de janvier ne vont pas au panier.

Jonviè fai toujourns lou pécha.
O mars es toujourns réprouscha.

Janvier fait toujours le péché, on le reproche toujours à Mars.

Quand St-Antouèno mounto soubré so soouméto
Pénden nouu jours répéto.

Quand St-Antoine monte sur son ânesse (c'est-à-dire s'il fait bien froid)
pendant neuf jours l'ânesse ruera (il fera froid).

Néou dé fébriè
Vaou dé fomiè.

Neige de février vaut du fumier. (On le dit aussi de celle de janvier.)

O quos lou trin dé mars,
Tantôt niéou, tantôt clar.

C'est le train de mars, tantôt couvert, (le temps) tantôt clair.

Mars ouroux
Obrièou pléioux
Réndoun lou bouyè orgullieux.

Mars venteux, avril pluvieux rendent le bouvier orgueilleux.

Sé jonviè es bouyè
Nés pas ni mars ni fébriè.

Si janvier est bouvier, n'est pas ni mars ni février.

Il est sept jours de l'année — quatre de mars et trois d'avril — que nos pères redoutaient beaucoup ; ils les ont baptisés les vachers (*lous vachès*.) Voici la naïve légende des vachers, bien connue dans plusieurs départements du midi de la France : Un jour, par un temps splendide — tout à fait à la fin du mois de mars — une bonne vieille bergère des montagnes du Vivarais rentrait à l'étable son troupeau de vaches et de moutons, qu'elle venait de garder d'une prairie voisine ; la température était si douce, le soleil avait été si

chaud toute la journée que, dans un élan de satisfaction, elle s'écria, pour exprimer que l'hiver était terminé :

Malgré Mars et Mordou,

Ei heïverna mos vachos et mous mooutous.

Malgré mars et *mardou* (c'est-à-dire le commencement et la fin du mois de mars, l'*ainé* et le *cadet*) j'ai hiverné mes vaches et mes moutons.

Mars, piqué de ce *défi*, voulut montrer et prouver qu'il était toujours terrible; — nous en avons fait une triste expérience — il appela avril à son secours — et en fit son allié — en lui disant :

Presto-m'en trés, ièou n'ei quatrè :

Juguooren lo vieillo o battré.

Prête-m'en trois (jours) moi, j'en ai quatre : nous jouerons la vieille (bergère) à battre.

Depuis cette époque, les sept jours *vachers* sont toujours mauvais et redoutés des agriculteurs.

Nos pères avaient trop souvent éprouvé que la température du mois d'avril a une grande influence sur la santé de l'homme et sur le sort des récoltes, aussi étaient-ils prudents pendant tout ce mois, leurs proverbes le prouvent.

Obrièou, quittés pas 'n pièou,

Maï, quitto ço qué té plaï,

(O ma noun saï)

En avril, ne quitte pas un cheveu; en mai quitte ce qu'il te plaît (encore je ne sais).

Sas lou vingto-viè dé mei

L'hiver es pas cuei.

Avant le 28 mai, l'hiver n'est pas cuit. (1)

Lio pas gis dé més d'obrièou tout brovou

Qué n'ayé soun chopel dé grésillou.

Il n'est si gentil mois d'avril, qui n'ait son chapeau de grésil.

(1) C'est un proverbe des montagnards vivarois.

L'aouro qués per rospan séniado

Duro lou mén péndén l'onnado.

Le vent qui est bénit le dimanche des Rameaux dure le moins pendant l'année.

Jolado dé lo luno rousso

Dé lo plonto rouino lo pouso

Gelée de la lune rousse

De la plante ruine la pousse.

Quand obrièou én furou sé més,

Lio pas dins l'on un piré més.

Quand avril se met en fureur, il n'y a pas un pire mois dans l'année.

Pleïo d'obrièou

Essu d'estiéou.

Pluie d'avril, sécheresse d'été.

Quand én obrièou ploourio

Qué tout lou moundé creidorio :

Tout és neja, tout és perdu !

Encaro ourio pas prou plogu.

Quand en avril il pleuvrait

Que tout le monde crierait :

Tout est noyé, tout est perdu !

Encore il n'aurait pas assez plu.

C'est avec beaucoup de circonspection qu'ils ont dit :

Pasquos vieillos ou noun vieillos.

Vénoun jomai sons fueillos.

Pâques vieilles ou non vieilles

Ne viennent jamais sans feuilles.

Qué mars volié ou noun volié

Foou qu'obrièou fueillé.

Que mars veuille ou non veuille

Il faut qu'avril feuille.

Autant ils redoutaient les rosées au printemps, autant ils aimaient la pluie.

Jomāi pleĩo eĩ printém
O possa pér movès tém.
Jamais pluieau printemps
A passé pour mauvais temps.

Eigado dé maĩ
Faĩ tout jenté ou tout laĩd.
Rosée de mai
Faĩ tout beau ou tout laĩd.

Maĩ faĩ ou desfaĩ.
Mai fait ou défait.

Voici leurs proverbes pour les autres mois :

Sé ploou pér sont Médard,
Lo récolto déménit d'un quart ;
Mais sé fai bouo per sont Bornobè,
Oquesté li coupo lou pè.
S'il pleut pour saint Médard (8 juin)
La récolte diminue d'un quart ;
Mais s'il fait beau pour saint Barnabé (11 juin)
Celui-ci lui coupe le pied.

Sé ploou pér sont Loourén
Lo pleĩo vé bien o tém ;
Sé ploou o Nosto Damo
Chascu encaro l'amo.

S'il pleut pour saint Laurent (10 août)
La pluie vient bien à temps ;
S'il pleut pour Notre-Dame (15 août)
Chacun encore l'aime.

Pleĩo d'out
Douono mèou et bouon moût.
Pluie d'août, donne miel et bon moût (vin)

Pér lo Toussont,
Faĩ freĩ per lous chomps ;
Pér sont Morti, (11 novembre)
Faĩ freĩ per lous chomis ;

Pér son'o Cotorino ; (25 novembre)

Fai frei pér los cousinôs.

A la Toussaint, il fait froid dans les champs ; à la saint Martin il fait froid aux chemins ; à la sainte Catherine, il fait froid dans les cuisines.

Pér sont Morti,

Tasto toun vi

E baro ly.

A la saint martin, goûte ton vin et bouche tes tonneaux.

Quond l'an sé souleillo pér choléndo.

L'an sé chaouffo pér Pasquo.

Quand le soleil est beau à la Noël, on allume du feu à Pâques.

∴

Nos pères avaient aussi leurs proverbes météorologiques, proverbes que tout le monde connaît et qui, ma foi, valent plus que les *prophéties* publiées dans certains almanachs, par certains charlatans. (1) Voici des observations très-justes :

Pér uno bloncho eigado

Lo pleïo es dovinado

Par une blanche gelée,

La pluie est présagée.

Rougé lou moti

Pleïo én chomi.

Rouge le matin, pluie en chemin.

Rougé lou souer,

Espouer ;

Rougé lou moti,

Souci.

Rouge le soir, espoir ; rouge le matin, souci.

(1) Inutile de dire qu'il n'y a rien ici à l'adresse de Mathieu (de la Drôme) ni de l'astronome de Périgueux, ni de tous ceux dont les prédictions sont le résultat d'observations scientifiques.

Pleïo qué toumbo lou moti
Déou pas émpocha de porti .

Pluie qui tombe le matin ne doit pas empêcher de partir.

Orc on-ciel dei vespré
Réjouit soum mestré ;
Orc-on-ciel dei moti
Offligeo soun vési.

Arc-en-ciel du soir réjouit son maître ; arc-en-ciel du matin afflige son voisin.

Voici ce que disait un jour, un vieux prêtre ardéchois au milieu du siècle dernier, dans un sermon aussi instructif que naïf : « A la Noël, monte au clocher, si tu vois les blés beaux et verdoyants, si le soleil est chaud, peu de pain aux chiens et beaucoup de paille aux bœufs ; si tu les vois tristes et peu apparents, s'il fait bien froid, c'est le contraire. »

Connaissez-vous, lecteur, quelques observations agricoles plus justes que celles de ce bon vieux prêtre ?

∴

Tels étaient nos pères. Bonne race d'hommes quoi qu'on ait dit. Gens de foi candide et de vie honnête ; gens de petite ambition, qui ne connaissaient pas les exigences de la vie coûteuse d'aujourd'hui, qui se faisaient un bonheur à peu de frais et à peu de bruit ; qui n'avaient pas besoin, comme nous, d'une excitation extraordinaire pour arriver à la gaieté, attendu qu'elle était toujours chez eux à fleur de peau et près d'éclater.

Ah ! c'est qu'ils n'avaient pas senti, comme nous, la terre trembler sous leurs pieds ; c'est qu'ils n'avaient pas vu d'immenses événements passer sur leurs têtes, laissant après eux de grandes ombres sur plusieurs générations.

Ils croyaient le présent stable et l'avenir assuré ; ils croyaient, eux aussi, quoique simples, au *progrès*, mais ils le considéraient comme une conséquence naturelle de la vie

sociale, pensant que les sociétés, comme les hommes, deviennent raisonnables en vieillissant.

Ils n'étaient pas tourmentés de cette ambition malsaine dont est dévorée notre génération; ils bâtissaient de solides maisons, pensant qu'elles devaient abriter de nombreuses générations, disant que le champ qui avait nourri le père devait nourrir le fils.

Ils avaient la conscience tranquille et s'éteignaient dans la crainte de Dieu, avec le sentiment du devoir accompli; ils allaient dormir en paix dans ce lit éternel qu'ils s'étaient si bien préparé. Ils avaient souvent dit à leurs enfants :

Coumo l'an fai soun liè, l'an sé couïjo.

Comme on fait son lit, on se couche.

Restén maï couïjas qué lévas.

Nous restons plus longtemps couchés que levés.

Le moment était venu pour eux d'être relevés du poste de combat qu'ils avaient quelquefois occupé tout un siècle.

A ces vieux et vaillants combattants, on pouvait dire :

Dièou vous paguo bien tard

Mais vous poguoro larg.

Dieu vous paie tard, mais il vous paiera largement.

Cette société est disparue il y a près d'un siècle.

Que nous réserve la Genèse actuelle ?

Plaise à Dieu que, comme du temps de nos pères, le toit qui a abrité notre enfance abrite les têtes blondes de nos petits-enfants.

TIRÉ

à cent quinze exemplaires, dont
quinze sur papier teinté.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Vals autrefois**, in-8°, Largentière, 1866.
- Les Mines d'argent de Largentière**, in-8°, Privas, 1868.
- Simple questions d'histoire ardéchoise**, in-8°, Privas, 1870.
- Les ballons**, depuis leur invention jusqu'au dernier siège de Paris, in-8°, Aubenas, 1872.
- Vals au XVI^e siècle. — Vals au XIX^e siècle**, in-8°, Aubenas, 1873
(nouvelle édition illustrée et augmentée d'une notice sur l'Établissement thermal).
- Recherches sur les anciennes Sociétés et Corporations de la France méridionale**, in-8°, Paris, 1873.
- Clotilde de Surville et ses poésies (documents inédits)**, in-8°, Paris, 1873.
- Mes Notes sur le Vivarais (documents inédits)**, in-8°, Privas, 1873.
- Les Mercuriales du Vivarais depuis le XVI^e siècle (documents inédits)**, in-8°, Privas, 1874.
- Vals. — Son origine, ses progrès, son avenir**; lu à la Sorbonne au Congrès des Sociétés savantes, en 1873, in-8°, Aubenas, 1874.
- Recherches sur les pierres mystérieuses du Vivarais et du Dauphiné**, in-8°, Paris, 1874.
- Dictons et sobriquets populaires du Vivarais**, in-8°, Marseille, 1874.
- Curiosités de l'Histoire du Vivarais**. (Documents inédits.) 1875.
- François Valton**, poète inconnu du XVII^e siècle (documents inédits).

SOUS PRESSE :

- Recherches sur les anciennes imprimeries de Tournon.**
- Croyances et superstitions populaires du Vivarais.**
- Anthologie patoise du Vivarais.**

EN PRÉPARATION :

LE PANTHÉON DU VIVARAIS

4 VOLUMES, IN-4°, ILLUSTRÉS